

FERDY KÜBLER ET HUGO KOBLET

*Pédaleur de force,
pédaleur de charme*

textes de Marco Blaser, Gian Paolo Ormezzano et Sergio Zavoli,
avec une interview de Ferdy Kübler



ANNEXE
HERMITAGE
L'UNION

KOBLET

Des vies différentes, les mêmes grandes victoires

par Marco Blaser*

Je suis un enfant “des Places”. On dit que mes premiers cris se sont confondus avec les notes de *L'ami Fritz* de Mascagni que jouait la Civica Filarmonica de Lugano dirigée par le maestro Dassetto en Place de la Réforme. En effet, je suis né et j'ai grandi entre le vieux quartier du Sassello, les rues Pessina, Soave, Petrarca, Luvini, le Crocicchio Cortogna et la Mairie, une sorte de Buckingham communal où se serait un jour assis un autre George, doté lui aussi d'une forte personnalité. Depuis tout petit, j'ai humé le parfum pénétrant de la torrification du café des Conza. Des heures durant, j'ai attendu devant les portes du glacier artisanal du “Leventinese”, profitant aussi des “fregüi” des pâtes restées invendues sur les élégants comptoirs de la boulangerie Burri, aujourd'hui siège de la Banca Popolare di Sondrio. Tel était mon quartier. La journée était rythmée par les rendez-vous avec les bulletins de Radio Monteceneri. Je suis moi aussi un fils des “Radio Days” dépeints à Manhattan par Woody Allen, replacés, bien évidemment, dans le contexte de la réalité luganaise. Dans mes souvenirs restent, indélébiles, les annonces faites par Mario Casanova le 1^{er} septembre 1939 lors de l'invasion de la Pologne par l'armée du Troisième Reich, et du débarquement des Alliés en Normandie. C'était le 6 juin 1944. L'arrivée des GI (comme on appelait les soldats américains) fut accompagnée par la musique jazz jouée par l'orchestre de Glenn Miller, alors invité permanent de la radio militaire anglo-américaine AFN.

Lorsque le 8 mai 1945, un concert de cloches sonna la fin de la guerre, le rêve de devenir un homme de radio s'était déjà enraciné en moi. Les propositions que les clients de l'établissement public de mes parents me soumettaient afin que je me dirige vers le monde bancaire, ne servirent à rien. La perspective de prendre l'affaire hôtelière familiale ne parvint pas non plus à étouffer mon enthousiasme pour la communication radiophonique. L'affaire était entendue. Les succès collectionnés par le sport helvétique, racontés par Vico Rigassi, Giuseppe Albertini et Alberto Barberis, renforcèrent encore mon choix. En 1950, je me rendis à Locarno

pour applaudir Fritz Schaer, alors maillot rose du Giro, et saluer par la même occasion l'imprévisible victoire d'étape d'Hugo Koblet qui, premier étranger, remporterait ensuite la prestigieuse course par étapes italienne. En 51, je me rendis à Val Ganna aux mondiaux de Varese. J'étais au premier rang pour accueillir Ferdy Kübler, en maillot arc-en-ciel, sur *ma* Place. Deux ans plus tard, je participai à un concours “nouvelles voix” et c'est le 1^{er} décembre 54 que je débutai au micro de la mythique radio Monteceneri. Mon père me donna sa bénédiction, me souhaitant bonne chance d'un ton plutôt sombre et peu convaincu: “Si ce que tu veux vraiment, c'est faire le saltimbanque, alors lance-toi!”. Quelques mois plus tard, je fus envoyé pour couvrir le Tour de Suisse en tant que jeune “apprenti sorcier”, aux côtés d'Alberto Barberis et de Tiziano Colotti. Le cyclisme me passionna bien plus que les autres disciplines. Les rapports humains, la simplicité des coureurs, me fascinèrent. De véritables et sincères amitiés naquirent, qui résistent encore à l'usure du temps. Emilio Croci Torti, lieutenant de Ferdy, me remettait chaque jour les bananes de son ravitaillement, contribuant ainsi à ma croissance. Remo Pianezzi, le fidèle coéquipier d'Hugo Koblet, me confiait pour sa part les stratégies de son équipe. Je me souviens que d'instinct, j'étais plus enclin à me ranger, dans un pays divisé entre les partisans des deux K, du côté des Küblériens, même s'il m'était plus

A gauche:
Hugo Koblet au Tour de France 1951, lors de l'étape contre la montre Aix-les-Bains Genève, qu'il remporta en parcourant les 97 kilomètres en 2h39'45" à la moyenne de 36,43 km/h, ce qui fit passer son avance au classement général de 9' à 22' et lui permit de s'adjuger la 38^{ème} édition de la course française deux jours avant la fin.

A droite:
le commentateur radiophonique de RSI, Vico Rigassi.



En haut:
Koblet adolescent,
élégant et impeccable,
parmi ses camarades
d'école (détail d'une
photo de groupe).

En bas:
Hugo Koblet, avec sa
femme, faisant un tour
d'honneur lors des
Six Jours de Zurich, le
21 mars 1957, jour de
son 32^{ème} anniversaire.

facile de dialoguer avec Hugo. Le superbe athlète zurichois, puissant et élégant, comptait déjà d'extraordinaires succès dans le Giro et le Tour. Mais au début de mon activité journalistique, son étoile était malheureusement en train de pâlir.



Hugo Koblet est né en 1925, au numéro 3 de la Hidelstrasse, située dans un grand quartier populaire de Zurich. Ses parents tenaient une petite boulangerie fort appréciée. Hugo, le plus jeune de la famille, était chargé de livrer le pain. Il se fit les muscles en parcourant chaque jour des dizaines de kilomètres, pour devenir très vite l'un des élèves remarquables du Vélo Club régional. C'est en 1943 qu'il remporta, en amateur, sa première course. Cette victoire lui permit de passer professionnel et de s'adjuger en 47 la première étape du Tour de Suisse, entre Zurich et Siebnen, distançant insolemment Kübler, Coppi, Bartali et autres champions reconnus. Il se distingua ensuite en tant que rouleur, gagnant la considération des observateurs les plus attentifs. Göpf Weilenmann, vainqueur en 49 de notre Giro, lui pronostiqua un brillant avenir et le signala à Learco Guerra qui avait décidé depuis peu de reprendre du collier à l'occasion du Giro dell'Anno Santo. Koblet, le néophyte de l'exigeante course par étapes, endossa à mi-course le maillot rose que Schaer arborait depuis quelques jours. Le champion suisse s'imposa dans le cœur des passionnés de cyclisme grâce à son élégance innée et son impétueuse puissance athlétique. Les sympathiques envoyés de la "Gazzetta dello Sport" le baptisèrent l'"Aigle blond". Beau, fort, poli, il devint donc le benjamin de la caravane rose. Avec son maillot de leader, sa volonté et son courage se multiplièrent. La sortie de scène

de Fausto Coppi, victime d'une chute qui se solda par une fracture du bassin, mit même en difficulté Gino Bartali, son plus terrible rival, qui souhaitait rencontrer Pie XII en habit de vainqueur. Mais Hugo, caressant les pédales avec détermination, ne laissa aucun espace au champion toscan et fut le premier étranger de l'histoire à franchir en vainqueur la ligne d'arrivée des Thermes de Caracalla. C'est donc lui qui fut reçu par le Saint-Père et les Gardes Suisses en fête. A Chiasso, pour franchir la frontière, il endossa le maillot rose. Cet après-midi là, nos écoles restèrent fermées et les palais hissèrent le grand pavois. Nous apprîmes à apprécier ses coquetteries: se rafraîchir le visage et se recoiffer avec soin avant d'affronter, au terme de la course, le public et les photographes. Il enchantait grands et petits, en fascinant surtout la gent féminine. Les journalistes parisiens le qualifièrent de "pédaleur de charme". Il atteignit sa consécration sur les routes transalpines en 1951, année où il remporta le Tour avec panache. S'ensuivit une longue série de victoires prestigieuses. En 1952, Koblet se rendit au Mexique. Sa naïveté et son incapacité à refuser les invitations l'entraînèrent dans une curieuse course à handicap inventée par un groupe de singuliers entrepreneurs. Ce fut une aventure enveloppée d'un épais mystère, qui changea sa vie. A son retour en Europe, ses amis et équipiers remarquèrent que son séjour mexicain lui avait miné la santé. De soudaines et curieuses douleurs rendaient sa respiration difficile en altitude. Lorsqu'il dépassait les 2000 mètres, sa gorge se ser-



rait, provoquant un essoufflement pénible. En 1953, il revint, en champion absolu, au Giro d'Italie, désigné comme l'un des favoris à la victoire finale. Il arriva à Bolzano en maillot rose, derrière Coppi qui remporta l'étape. Ce jour-là, Mario Ferretti, aux microphones de la RAI, débuta sa chronique par ces mots inoubliables: "Un homme seul aux commandes, son maillot est blanc et bleu, son nom est Fausto Coppi...!". On dit que cette victoire faisait partie d'un accord entre les deux coureurs: "Je gagne l'étape aujourd'hui et demain, c'est toi qui gagnes le Giro!". Mais le lendemain, dans les difficiles virages du Stelvio, Koblet fit une crise et Coppi fut contraint par ses dirigeants de ne pas respecter le présumé accord en allant gagner à Bormio puis, le lendemain, à remporter cette édition mouvementée du Giro. Haut-Adige, l'air de la Valtellina avec le Stelvio et l'Engadina, avec le Bernina, eurent une importance particulière dans la carrière de Hugo. Lors du Tour de France, le champion helvétique, qui savait pourtant souffrir, fut gêné par son cœur et sa respiration. Sa carrière se poursuivit ensuite par des hauts et des bas. Généreux et gentleman, il seconda en 54 son lieutenant Carlo Clerici, qui remporta le Giro. Hugo se contenta de la deuxième place. Par la suite, il se concentra sur les classiques, sur les défis sur piste, sur les Six Jours, sur les courses contre la montre. A cette époque, il épousa l'avenant mannequin Sonia Bruehl, oubliant malheureusement d'adapter son train de vie à ses gains, devenus moins importants. Le talent indiscuté du cyclisme mondial était en effet un piètre gestionnaire. En quelques mois seulement, il dilapida la richesse qu'il avait gagnée. "Il avait les mains trouées", déclara un jour Armin von Büren, compagnon de nombreux Six Jours. La fin de sa carrière sportive fut décrétée pendant le Tour de Romandie en 58. L'"Aigle blond" peinait à respirer même à 1000 mètres d'altitude. Tout le monde avait le cœur serré de voir un tel athlète, qui avait été capable de battre les plus grands champions, en difficulté.

Grâce à sa renommée, mais également à sa distinction naturelle, Hugo reçut une proposition de l'AGIP d'Enrico Mattei. Il fut invité à se rendre au Venezuela en tant que représentant du "Chien à six pattes Supercortemaggiore". Il s'établit donc à

Caracas avec Sonia où il résida deux ans. Il rentra discrètement à Zurich en décembre 60, quand AGIP décida de lui confier la station-essence du Vélodrome d'Oerlikon, alors qu'un groupe de fidèles l'incitait à accepter le poste de commentateur de courses cyclistes pour Radio Beromünster. Timide, peu extraverti, il accepta cependant la proposition, demandant quand même à être secondé par un collègue chroniqueur qui l'interrogerait sur les aspects techniques de la course. Sepp Renggli, alors chef du service des sports de la Radio, accéda à la requête d'Hugo et m'offrit ce poste en 61. Je fis mes débuts à ses côtés le 15 octobre, à Lugano, avec la chronique du contre la montre. Nous formâmes un duo pendant trois ans, et couvrîmes une quinzaine d'événements. J'eus, à cette période, la chance de mieux connaître Koblet en tant qu'homme, un ami tourmenté qui à certains moments se sentait vaincu et humilié. Il fut également abandonné par Sonia, demeurée à Caracas, tandis que certains proches sans scrupules profitèrent de lui, faisant preuve d'un incompréhensible cynisme. Durant nos déplacements et les repas précédant les rendez-vous des chroniques, il me confessa à maintes reprises son désarroi d'avoir dû passer de la bicyclette au



monde des affaires. A Caracas, il s'était découvert la passion du tennis et du ski nautique. Il remporta également quelques tournois amateurs. Mais ce ne furent que des feux de paille. Il se souvenait en revanche volontiers de ses rapports amicaux avec Kübler, Bobet et Remo Pianezzi. Il aimait

Tour de France 1951, 16 juillet: Koblet en action lors de l'étape qui le porte vers la victoire, entre Brive et Agen, après une légendaire échappée en solitaire de 136 kilomètres.



me raconter les épisodes liés à sa victoire du Giro en 1950, la joie de Learco Guerra qui n'aurait jamais pu imaginer arriver à Rome, accompagné du capitaine de son équipe, en habit de vainqueur. Il me raconta que durant la cérémonie officielle sur la Place Saint-Pierre, Learco avait pleuré de joie. Il me dit: "On aurait dit un enfant désorienté d'avoir reçu trop de cadeaux de Noël".

Parmi les plus beaux moments de sa carrière, il citait le Tour de France et la chance d'avoir pu pratiquer le métier de ses rêves, en dépit de sa difficulté, voire parfois de sa cruauté. Pour lui, chaque course était une aventure, une nouvelle expérience qui le stimulait et l'amusait. Il aimait également voyager, découvrir de nouveaux pays, visiter l'Europe et rencontrer toutes sortes de personnes. En revanche, il est un épisode plus trouble qu'il n'aimait pas évoquer: l'affaire du Stelvio, en 53. Un jour, il me confia que ce Giro avait mal commencé. Il soufflait un air de guerre sur deux roues. Chuchotant presque, il ajouta: "J'ai perdu le Giro dans l'étape du Stelvio, avec arrivée à Bormio. J'ai été battu par Coppi, le plus grand champion de tous les temps!". Je tentai de le faire parler du présumé accord et de l'éventuelle trahison qui s'ensuivit. Il ne me répondit pas. Il se mura au contraire dans un silence impénétrable. A cette époque, il est probable que des forces capables de faire vaciller jusqu'à l'honnêteté et la cohérence d'un homme d'honneur tel que Coppi aient été mises en œuvre. Selon lui, le cyclisme des années Soixante était alors malheureusement en profonde métamorphose. Il répétait souvent que le cyclisme était parvenu à un tournant décisif. Des exploits comme ceux réalisés par Coppi, Bartali, Magni, Kübler, Bobet ne pourraient plus se reproduire. L'intervention de plus en plus massive des sponsors, à la recherche du succès immédiat capable de promouvoir la marque de leurs propres produits et d'amortir les primes toujours plus élevées, conférait un pouvoir dangereux à la médecine sportive de l'extrême. Il flottait, sans l'ombre d'un doute, un parfum de dopage et d'anabolisants, déjà en usage dans certains pays d'Europe de l'Est. Hugo mit un terme à sa carrière sans avoir jamais porté le maillot arc-en-ciel. Ce manque s'explique par son approche garibaldienne, qui ne planifiait pas les saisons de compétition. Il ne se

fixait jamais d'objectifs précis. Il regrettait en revanche de ne pas avoir réussi à battre le record du monde de l'heure. Une première tentative échoua tandis que la deuxième, prévue au Vigorelli de Milan, fut annulée à cause d'un de ses malaises imprévus. Un soir, je lui demandai à brûle-pourpoint d'évaluer sa propre vie. Nous nous trouvions au restaurant "Sanremo", dans la Brunnenhofstrasse de Zurich, où nous dégustions un émincé et des röstis. Il me regarda avec surprise et me dit: "Je n'ai manqué de rien. J'ai débuté en tant que commis dans la boulangerie de mes parents. J'ai savouré la gloire, vu une grande partie du monde, gagné beaucoup d'argent, rencontré beaucoup de monde et bien que protestant, j'ai été reçu en privé par le Pape Pie XII. Ce soir, nous partageons un excellent dîner. Que pourrais-je demander de plus? Bien sûr, je suis certainement proche de la fin de mon parcours, mais n'anticipons rien". Cette phrase cachait des désillusions et des chagrins, et s'inscrivait dans une dépression probablement liée à son mystérieux déplacement au Mexique qui avait détérioré sa santé. Il le dit du reste à Armin von Büren lorsque son partenaire de nombreux Six Jours l'invita à gérer avec davantage de prudence le peu qui lui restait. Le fait qu'il ait renoncé à sa charge de Commissaire technique de la Fédération demeura incompréhensible. Il refusa à cause d'absurdes tensions qui régnaient entre les fonctionnaires qui selon lui, bloquaient toute initiative. Il était cependant toujours prêt à conseiller les jeunes qui s'adressaient à lui en rappelant avec générosité que "la maison sur le Zollikerberg est toujours ouverte".

A gauche:
Koblet après sa victoire au Grand Prix de Suisse de 1950.

L'"Aigle blond", le "Pédaleur de charme" ou le "James Dean du cyclisme" furent quelques-uns des surnoms que lui valurent son élégance et son charme.

A droite:
Koblet à bord de son automobile, une mythique Studebaker, près de l'Hallenstadion à Oerlikon. C'est dans ce faubourg de Zurich qu'il tint quelque temps une station-service, après s'être retiré de la compétition en 1958.



A droite:

Kübler, poussé par un supporter passionné, affronte les pentes du col de la Furka dans la 3^{ème} étape du Tour de Suisse 1947 entre Bellinzzone et Sierre, longue de 213 kilomètres. Echappé solitaire juste après le départ, Kübler gagna avec un avantage de 3'32" sur Fausto Coppi.

En bas:

Ferdy Kübler fêté par ses partisans après sa victoire au Championnat du Monde de Varese. C'était le 2 septembre 1951 et le Suisse l'emporta au sprint sur les Italiens Fiorenzo Magni et Antonio Bevilacqua.

J'eus cependant l'impression que sa réserve naturelle s'était accentuée. Il m'apparut souvent confus, manquant de confiance en lui et triste. Quelques semaines à peine après notre dernier rendez-vous de travail, Hugo Koblet, au volant de sa berline, percuta de façon inexplicable un arbre en pleine campagne, quelque part sur la route entre le village d'Esslingen et Mönchaltorf. C'était le 2 novembre 1964. Il rendit son dernier souffle quelques jours plus tard sans avoir vraiment repris connaissance. Je lui rendis hommage avec Sepp Renggli, en présence des collègues de la rédaction Bruno Galliker et Max Ruegger, en même temps que des milliers de supporters aux côtés d'athlètes suisses et étrangers, parmi lesquels je retrouvai Kübler, Clerici et Bobet, acteurs principaux, avec Hugo, de quelques-uns des épisodes les plus intenses de l'héroïque cyclisme de la moitié du siècle dernier. Ce jour-là, il manqua à Ferdy Kübler le précieux point de référence qui l'avait accompagné tout au long de sa carrière de grand champion.



Ferdy, qui comptait six ans de plus que Koblet, est né et a grandi à Marthalen, dans le canton de Zurich, dans un milieu très modeste. Son père, gardien à l'hôpital psychiatrique de Rheinau, percevait un salaire mensuel de 140 francs, une somme qui devait suffire à entretenir les parents et leurs cinq enfants. Ensemble, ils essayaient d'arrondir le maigre salaire. Pendant les vacances scolaires, Ferdy allait donc travailler dans une ferme proche. Avec beaucoup de bonne volonté, il s'occupait des vaches de l'aube jusqu'à neuf heures du soir, contre 20 francs par mois qu'il remettait en totalité à son père. Un jour, on lui offrit une vieille bicyclette pour aller faire les courses

d'une de ses voisines. Cet évènement marqua le début de sa relation avec le vélocipède. Deux mois plus tard, il fut embauché par l'ancien boulanger Schneebeli qui le chargea de la distribution quotidienne d'une quarantaine de kilogrammes de pain destinés aux habitants du hameau de Pfannenstiel. Ces courses d'entraînement lui permirent de se forger des muscles. Avec ses économies et un petit crédit qu'il remboursait au rythme de cinq francs par mois, Ferdy s'acheta une bicyclette de course. Il participa alors à quelques courses pour débutants et obtint sa première victoire sur le circuit de Glarona. Il n'avait pas encore 19 ans. En tant qu'amateur, il s'imposa au Locle en enthousiasmant Vico Rigassi qui dans sa chronique en direct, pronostiqua un grand avenir à cet athlète zurichois vif et volontaire. Il passa professionnel en 1940 et remporta tout de suite le circuit de Lausanne. Ce furent des débuts très prometteurs qui lui permirent de fuir la misère. Ses multiples succès lui donnèrent l'oxygène nécessaire pour améliorer sa situation économique précaire. Le spectre de la pauvreté l'avait accompagné durant les premières années de sa vie, marquant indiscutablement sa jeunesse. Beaucoup se souviennent de lui comme d'un calculateur minutieux et aujourd'hui encore, d'aucuns affirment qu'il fait partie des épargnants les plus avisés, un penchant que les moins diplomates n'hésitent pas à qualifier de pingrerie. Une rumeur devenue quasiment une légende. En vérité, le principe de l'économie lui fut inculqué par l'un de ses maîtres, l'indomptable Paul Egli qui lui imposa comme disciplines fondamentales la ponctualité et l'épargne. Ferdy, désormais professionnel, s'installa à Adliswil, une commune que ses partisans rebaptisèrent "Kübliswil" après ses plus grands succès. Il loua un petit appartement pour 20 francs par mois, la moitié de ce qu'il aurait payé à Zurich, la ville voisine. A cette même période, en pleine guerre, il remporta la course Lausanne-Berne, une des trois étapes du Tour de Suisse 1941. Il s'adjudgea ensuite l'édition de l'année suivante. A l'instar de centaines de milliers de concitoyens, il fut appelé sous les drapeaux, et incorporé dans l'infanterie de montagne. En 1947, lorsque l'activité sportive reprit, il s'aligna au départ du Tour de France en remportant la première étape,



A droite:

Au printemps 1946, Kübler effectua sa préparation physique à Lugano, dans le gymnase de George Miez, gymnaste médaillé d'or aux Jeux Olympiques de 1928 à Amsterdam et de 1936 à Berlin.

En bas:

Ferdy Kübler et Emilio Croci Torti, son fidèle coéquipier, se rendent à moto jusqu'au départ de Crans-Locarno, 6^{ème} étape du Tour de Suisse 1952. C'est Carlo Clerici qui passa le premier le Sempione, mais le "Ferdy National" le rejoignit dans la descente avant de franchir en vainqueur la ligne d'arrivée.

Paris-Lille, ainsi que le tronçon qui de Strasbourg, amena la caravane à Besançon. Ces années étaient celles du populaire Jean Robic, dit la "Tête de verre", du Triestin Giordano Cottur et des frères Weilenmann. Cette année-là, Gino Bartali s'était imposé dans le Tour de Suisse, tandis que les tifosi avaient assisté à la première confrontation entre les deux "K", qui remportèrent chacun une étape. Koblet s'adjugea la première étape sur la ligne d'arrivée de Siebnen, tandis que Kübler remporta l'étape Bellinzzone-Sierre. Ce fut là un des plus spectaculaires exploits de Ferdy qui, sorti du peloton tout de suite après le départ, arriva en première position après une échappée en solitaire de 213 kilomètres. La place d'honneur sur la ligne d'arrivée valaisanne revint à Coppi, suivi dans l'ordre par Bartali, Depredhomme, Schaer et Dupont. Cet inoubliable sprint, incompréhensible du point de vue tactique, fit du bruit. Au microphone d'Alberto Barberis, celui-ci déclara: "De temps en temps, il est utile de montrer que personne n'est imbattable. Il suffit de vouloir!". Ce fut le début de la série de duels spectaculaires entre les deux champions helvétiques et le lancement de l'extraordinaire saison du "Ferdy National". Au cours des six années qui suivirent, celui-ci remporta à deux autres reprises la course par étapes suisse (en 1948 et 1951), deux éditions de Liège-Bastogne-Liège et de la Flèche Wallonne, une fois Bordeaux-Paris, le Tour de France,

le titre mondial à Varese et Rome-Naples-Rome, avant de mettre un terme à sa carrière à l'automne 1956 sur une victoire dans le Milan-Turin. A trois reprises, il occupa la première place du prestigieux classement du trophée "Desgrange-Colombo". En 1957, il participa encore à quelques réunions d'adieu où étaient également conviés l'exceptionnel coureur belge Rik van Steenbergen et l'astre naissant René Strehler.

Entré avec puissance dans l'histoire du cyclisme mondial, il en fut l'un des acteurs majeurs. Il se consacra ensuite à sa famille. Père de cinq fils, il est aujourd'hui un triple arrière-grand-père heureux. Dans sa retraite agitée, il a su conserver la popularité qu'il avait conquise sur les routes d'Europe. Avec une finesse insoupçonnée, il développa un talent inné pour les relations publiques. Grâce à son flair imbattable, il céda de nombreuses années durant son profil si particulier à une compagnie d'assurance que beaucoup associent encore aujourd'hui à son nez. Il fut aussi une figure populaire du Crédit Suisse, de Villars, de Bio-Strath et de Trident. En l'espace de cinquante ans, il participa à plus de 2000 séances de signatures autographes en public. Il fut moniteur de ski avant de passer au golf à la soixantaine. Poussé par son épouse, l'avenante et cordiale Christina, il devint bientôt un grand habitué des "greens", animé d'une passion qui, aux dires de certains, frise l'obsession. Il est aujourd'hui membre honoraire des clubs





d'Ascona, de Montana-Crans, d'Unterengstringen et de Kensington en Floride. Il retourne volontiers dans le Sud des Alpes. Lorsque Emilio Croci Torti, son fidèle lieutenant, l'appelle, il répond "Présent!". Aujourd'hui encore, Ferdy tient compte des conseils et des demandes de son ancien coéquipier, qui a trouvé dans l'art figuratif une nouvelle activité d'artiste-peintre inspiré. A diverses occasions, il participa aux joyeux vernissages de ses expositions. Ses rencontres avec Emilio ont été pendant des années un banc d'essai de la vive et joyeuse camaraderie qui a caractérisé le monde du cyclisme de cette époque. Bartali, Nino Defilippis ou Ercole Baldini n'ont jamais porté de gant de velours lorsqu'il s'agissait de rappeler des épisodes évoquant les farces et plaisanteries qui sévissaient durant les courses. "Mais est-ce qu'Astrua a finalement vu la montre que tu lui as promise pour te laisser gagner à Lugano?" demanda à brûle-pourpoint Gino à Ferdy, faisant référence à un pacte conclu quand, haletants, ils affrontaient les virages du Ceneri durant la phase finale d'un Tour du Tessin. Ce soir-là, sans se troubler, Ferdy sortit de son gilet une Swatch en répliquant au "toscanaccio" que

ça faisait bien cent ans qu'il voulait la lui remettre, mais que des problèmes de douane et des trous de mémoire dus à son grand âge l'avaient toujours privé du plaisir d'honorer cette vieille dette. Les souvenirs, les boutades et des révélations amusantes pleines d'humanité ont toujours constitué le ciment de ces cordiales retrouvailles. Ferdy est désormais l'un des plus anciens personnages du cyclisme des années héroïques.

Lors du défilé des vainqueurs du Tour de France, organisé à l'occasion du centenaire de la course par étapes transalpine, il fut le dernier à monter sur le podium, juste derrière Roger Walkoviac, 79 ans, maillot jaune en 56. A 87 ans passés, il suit actuellement très assidûment un programme de rééducation physique afin d'éliminer les dernières séquelles de sa catastrophique chute dans les escaliers de sa maison. Avec son enthousiasme légendaire, il a déjà réuni son groupe d'amis pour porter un toast au nouveau livre sur sa vie que l'éditeur Peter Schnyder, associé à Martin et Hanspeter Born et au légendaire chroniqueur des grands événements sportifs de la deuxième moitié du siècle dernier Sepp Renggli, lui ont consacré afin de revenir sur sa carrière magique et de faire revivre les joies et les émotions que nous avons eu la chance de connaître dans les années Cinquante.

* *Journaliste, alors Directeur de RTSI*



Ferdy et Hugo à l'italienne

par Gian Paolo Ormezzano*



A gauche:

L'ultime grand duel entre Koblet et Kübler eut lieu sur le Tour de Suisse 1955. C'est le premier qui s'adjugea la course ainsi que la deuxième étape, entre Baden et Delsberg. Kübler devança quant à lui son rival dans la 5^{ème} étape, entre Sierre et Locarno.

Sur cette page:

Ferdy au chevet de Hugo, après sa chute dans la descente au cours de l'étape Pau-Luchon, la plus classique des étapes pyrénéennes du Tour. C'était le 19 juillet 1954. Suite à cet accident, Koblet accusera sur la ligne d'arrivée un retard de plus de 26' et sera contraint le lendemain d'abandonner la course.

Koblet et Kübler, compagnons au sein de l'équipe Tebag, lors d'une échappée à Wildegg, dans le tronçon de "course sur la voie ferrée" de la Schlossberg Rundfahrt de Lenzburg en 1948.

C'étaient les années où Peppino De Filippo, s'extirpant du rôle de faire-valoir, du reste sublime, de Totò, dans un solo cinématographique, se posait et posait, l'entourant d'un mystère solennel hautement napolitain, la question de savoir pourquoi les grands champions cyclistes devaient avoir le nez long. Il faisait là référence à Fausto Coppi, en vérité presque "pinocchiesque", mais englobait également dans cette quête existentielle Gino Bartali, dont le nez était en réalité plus gros que long. Et de Suisse provenait le long nez de Ferdy Kübler, un cycliste qui était un long nez sur lequel on avait collé un corps posé sur une bicyclette, et qui se classait second, puis troisième lors de deux championnats du monde, s'adjugeait le maillot jaune, puis arc-en-ciel dans les années 1950 et 1951, et rivalisait avec les Italiens à des niveaux exceptionnellement élevés, aussi bien dans les défis de haute montagne que dans les courses de vitesse, exploits forcenés d'un jour. Kübler était devenu champion du monde justement en Italie, à Varese, et en battant au sprint deux Italiens, Fiorenzo Magni, au nez en patate et Antonio Bevilacqua, dit "labròn" en Vénitien parce que sa lèvre inférieure pendait de sa bouche vers la route, telle une cuillère destinée à recueillir on ne sait quoi, peut-être de l'air, peut-être sa fatigue qui s'échappait dans un rôle, peut-être les mouches.

L'arrivée de Ferdy Kübler et d'Hugo Koblet, premiers grands cyclistes suisses, dans le monde du cyclisme italien - qui alors était la référence, servait de paramètre, dictait les altitudes, conditionnait les dérailleurs, réglait les rapports (dérailleur, rapport: lexique cycliste spécifique appliqué à la vie de groupe) - fut extrêmement bien accueillie par la tifoseria du Beau Pays. C'était la fin des années quarante. Le fait qu'aucun Suisse n'ait jusque là jamais remporté le Giro d'Italie ou le Tour de France venait confirmer le caractère calme traditionnel, tandis que la classe immédiatement perceptible des deux coureurs était au contraire la garantie de défis de haut niveau et même spectaculaires, compte tenu des caractéristiques cyclistes et somatiques des deux acteurs (dont on parlera plus loin). Ne vous y trompez pas: dans le monde de la bicyclette, les gens admirent le cyclisme avant les cyclistes. Et même le supporter le plus acharné de tel ou tel coureur ne se place jamais contre "l'autre", mais se limite plutôt à ne pas le soutenir. L'exact contraire, en somme, de ce qui se passe dans le sale monde du football: avec la douloureuse mais réelle sensation - encore vague à l'époque, aujourd'hui très forte - que désormais tout ce qui est différent du foot est a priori une chose bonne et juste... Kübler et Koblet étaient présentés, entre autres, comme deux coureurs n'ayant pas à



supporter le poids de la célébrité de l'autre, comme tel avait été le cas, en revanche, de Bartali et Coppi, ensemble dans le dernier Giro d'Italie (1940) d'avant-guerre. Gino capitaine, Fausto coéquipier, Gino battu par surprise par Fausto, tant et si bien que dès la reprise des courses, la rivalité entre les deux coureurs était devenue claire, nette, âcre, chacun devenant lourd, terrible et indispensable pour l'autre. Arrivés dans le cyclisme de haut niveau pratiquement ensemble, Ferdy - du même âge que Coppi - six ans de plus qu'Hugo, à peu près le même écart que celui entre Gino et Fausto. Tous les deux avec une expérience précoce du cyclisme en tant qu'apprentis boulangers. Tous les deux Zurichois, Ferdy de la campagne, né à Marthalen le 24 juillet 1919 et Hugo de la ville, né le 21 mars 1925, tous deux dont les parents avaient refusé les premiers coups de pédales: le papa de Kübler, qui jusque là avait parfois la main leste, voulait le voir devenir paysan et non cycliste, l'anxieuse maman de Koblet (son père étant mort alors que le futur champion n'avait que neuf ans) l'avait mis très tôt au travail dans une boutique d'orfèvrerie, et c'est une providentielle furonculose causée par des agents chimiques qui "sauva" le garçon d'un destin d'orfèvre tout tracé puisque celui-ci quitta le monde des réactifs chimiques auxquels il était allergique pour rejoindre la boutique d'un ancien cycliste, ce qui favorisa le développement de sa passion et l'aida à courir ses premières courses à l'âge de dix ans, à l'insu de sa mère, portant une chemise au lieu du traditionnel maillot de coureur. Lors de sa première victoire, durant une course de côte près d'Oerlikon, Koblet se vit remettre un plat en argent, comme un signe de rappel de son tout premier travail. Kübler en revanche était passé au cyclisme de compétition directement grâce à son travail, des livraisons pour un boulanger directement aux courses, débuts "classiques" de nombreux coureurs (Coppi fut garçon cycliste dans une boucherie).

Lorsque Koblet se fit une place au soleil parmi les professionnels, c'est-à-dire lors du Milan-San Remo de 1947 remporté par Bartali, en finissant trente-quatrième mais quatrième étranger (et à cette époque, la météorologie était respectueuse des légendes, de sorte qu'une fois le Turchino gravi, le rugueux Piémont quitté pour redescendre



vers la mer de Ligurie, il n'y avait plus que le soleil, toujours et quelles que soient les circonstances, d'où le surnom de "course au soleil" donné à cette classique), l'autre "kappa", celle de Kübler, était déjà bien présente dans le grand cyclisme. Ferdy était passé professionnel durant l'année de Coppi, 1940, la neutralité de la Suisse lui avait permis de poursuivre la compétition dans son pays, avec à son actif en tant qu'amateur les succès dans le Tour du Léman (1938), dans le Grand Prix du Locle et dans le Circuit de Bâle (1939). Sa première victoire en tant que coureur sous contrat avait été remportée dans l'A Travers Lausanne, qu'il gagna par la suite à quatre autres reprises: une course contre la montre, qui lui convenait comme celles sur le plat, dans les cols et même en montée et comme - également - celles des finisseurs, destinées à se conclure sur un sprint; parce que tout simplement, Ferdy Kübler savait tout faire, et bien le faire. Et même sur piste: champion suisse de la course poursuite en 1942, année où il remporta aussi le Tour de Suisse, qu'il s'adjugea en tout trois fois, à l'instar de Koblet. Coureur complet même dans les "pierres", en course et hors course: furieux ou joyeux toujours au moment juste, avec un fond farceur. Mais à tous les deux fut appliquée, dans leur pays, la dichotomie que certains considèrent vitale ou pour le moins très importante pour le cyclisme, à savoir la règle du deux, ou si vous préférez du duel, selon laquelle le champion est encore plus champion s'il trouve chez lui, dans ses pieds ou dans ses roues, un autre champion avec le même passeport et qu'il bat parfois ou parfois non.

Koblet se recoiffe à l'arrivée d'une étape du Tour 1951. Un geste habituel qui faisait partie de l'image et du mythe du "Pédaleur de charme".

A droite:
Koblet rentre en
Suisse en triomphe
après sa victoire dans
le Giro d'Italie 1950.
A Zurich, sa ville natale,
une foule en délire
l'accueille le long de la
Bahnhofstrasse.

Et les deux se partagent les faveurs, font (ou faisaient, puisque désormais, il n'y en a plus que pour le foot dans le monde entier) battre les cœurs pour l'un ou pour l'autre au cours des discussions au Bar des Sports, font l'objet de railleries d'un côté à l'autre de la rue, où chacun attend son homme pour l'apercevoir quelques secondes qui valent de l'or (comme le chante Paolo Conte: "je suis là, à attendre Bartali, piaffant dans mes sandales"). La très célèbre neutralité suisse sembla rejaillir sur les deux coureurs, toujours respectueux l'un envers l'autre, ne tentant jamais de s'éliminer mutuellement. Hors de Suisse, ils trouvèrent des routes suffisamment larges pour accomplir de belles choses chacun de son côté. En Italie (la nation qui, répétons-le, dictait alors le cyclisme au monde entier et s'était notamment permise de réorganiser le Giro presque immédiatement après la fin de la guerre, en 1946, dans les ruines encore fumantes alors que la France, qui siégeait pourtant à la table des vainqueurs, avait attendu 1947 pour reprendre le Tour), en Italie disions-nous, Kübler fut vite comparé à Bartali, en tant que champion qui mordait la route, montrait les dents à ses adversaires, inventait la course mètre après mètre, tandis qu'on assimilait tout de suite Koblet à Coppi puisqu'ils partageaient une classe qui avait quelque chose de majestueux, s'adonnaient à des rites jamais clinquants, fuyaient la foule en liesse, méditaient sur les programmes, transformant la course en exercice de mathématique de l'effort, accessible à une minorité seulement. Bartali et Kübler haranguaient la foule, Coppi et Koblet susurraient. Koblet fut entre autres rapidement associé à Coppi en raison des ses problèmes de santé et de son mauvais sort: tous deux chancelants, comme on le dit essentiellement des femmes qui arrivent malgré tout à tirer une certaine fascination de la maladie, et d'une certaine façon marqués par des maladies et des tristesses qui se soldèrent dans les deux cas par une fin précoce et tragique.

L'extraordinaire sympathie avec laquelle l'Italie de cette époque suivit ces deux cyclistes suisses, étrangers certes, mais définitivement moins que les cyclistes belges ou français ("L'Etranger" du roman de Camus est davantage un inconnu qu'un étranger, pour tenter d'expliquer la valeur spéciale,

ici, de l'adjectif) probablement en raison de cette partie d'Italie que la Suisse contient et honore du point de vue linguistique, permit à Koblet de devenir - sous les applaudissements italiens en dépit du fait qu'il pêche par iconoclastie en détruisant les idoles locales - le premier étranger, en plus d'être le premier suisse, à remporter un Giro, ce qui lui valut l'appellation d'"Aigle Blond", laissant Bartali à la deuxième place à 5'12". Un Giro où Coppi, victime d'une fracture du bassin suite à une chute stupide entre Vicenza et Bolzano, sortit de la course juste-ment le premier jour où le bel Hugo revêtit le maillot rose (à l'arrivée de cette étape "funeste" pour Fausto - comme on l'écrivait alors - premier Bartali, deuxième Koblet, troisième Kübler) mais où le vainqueur n'eût pas à pâtir de l'ombre du Grand Absent tant ses prestations techniques et athlétiques furent splendides, démontrant sa classe pure, avec son coup de pédale "de charme" plein de talent. Si l'on disait de Coppi (même si on l'écrivait peu) qu'une fois franchie la ligne d'arrivée, celui-ci se fourrait deux doigts dans la gorge afin de vomir on ne sait quoi, de Koblet on parlait du soin extrême avec lequel il se redressait, se jetait un peu d'eau de Cologne et surtout se coiffait minutieusement. Et spécialement le dernier jour, avec arrivée à Rome - c'était l'Année Sainte - devant le Pape, où Koblet le protestant ou l'évangéliste se mit à genoux avec respect, à côté du pieux Bartali, face à Pie XII; et il n'y avait pas de caméras, tout était médiatisé à travers quelques photographies et l'imagination de chroniqueurs radio et d'écrivains publics.

Quelques jours seulement après le maillot rose de Koblet, Kübler devint à son tour premier Suisse: en tant que vainqueur du Tour de France, mannequin (terme adapté à son élégance naturelle) du maillot jaune à Paris. Et il y parvint dans une édition de la "grande boucle" où l'équipe italienne abandonna la course dans les Pyrénées, alors que Fiorenzo Magni était maillot jaune et Gino Bartali, vainqueur deux ans plus tôt, se trouvait dans le classement, pour répondre à travers un retentissant retrait aux excès sur la route de la tifoseria française, qui qualifiait de "suce-roues" les hommes de l'équipe vert-blanc-rouge. Kübler gagna haut la main, soutint que quoi qu'il fût advenu, il aurait

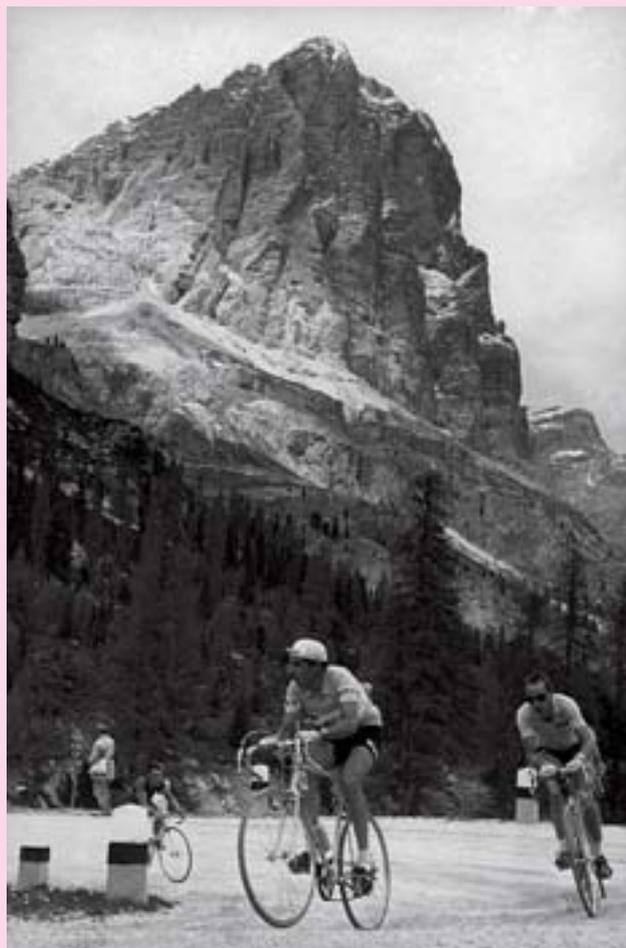


Koblet et Coppi affrontent ensemble les pentes du Passo Sella, dans la 19^{ème} étape du Giro d'Italie 1953 entre Auronzo de Cadore et Bolzano. Sur la ligne d'arrivée, c'est l'Italien qui gagnera. Le lendemain, auteur d'un exploit épique et disputé sur le Stelvio, il enlèvera ainsi le maillot rose au Suisse.

couru et gagné contre n'importe qui, déclara que si les Italiens avaient participé à la course, il aurait eu plus de facilité à la contrôler et personne, même en Italie, ni Magni ni Bartali, n'osa parler de cadeau du sort à son égard. Le fait est que Koblet fascinait et que Kübler était sympathique, tout le monde ayant parfaitement compris leurs caractéristiques humaines. Un an après Kübler, Koblet s'adjugea lui aussi son Tour de France, dominant de façon presque suave, légère, avec 22 minutes d'avance sur le second, Geminiani, un Français de Romagne (Bartali quatrième à presque une demi-heure, Coppi battu pour un coup de pompe dans le Midi), se peignant toujours avec la même coquetterie dès qu'il arrivait en vue d'une ligne d'arrivée. Il gagna dans les Pyrénées et au contre-la-montre, il contrôla dans les Alpes. Les deux uniques succès suisses dans la "grande boucle" furent donc consécutifs: on parla alors de dictature suisse naissante, jusqu'en 1952, où Coppi rétablit sa domination aussi bien sur le Giro que dans le Tour.

En 1951, Kübler arriva même au titre mondial, conquis dans un fief du cyclisme italien, à deux pas de la Suisse cependant: circuit de Varese, sprint parfait du contrôleur au long nez de la course mené jusqu'à son terme, Magni et Bevilacqua battus comme on l'a déjà dit (Coppi était officiellement malade, en réalité l'équipe italienne ne lui convenait pas), applaudissements pour tout le monde. La nuit de la veille, Kübler avait dormi chez un coéquipier et ami tessinois, Croci Torti, qui lui avait laissé son propre lit afin qu'il se repose dans les meilleures conditions. Il faut noter qu'un autre Suisse avait décroché le titre mondial avant lui, Hans Knecht en 1946, justement à Zurich, mais on avait alors parlé de prix spécial du destin à un Inconnu, sur un circuit trop facile pour faire foi.

Et toujours en 1953 Koblet, dominant durablement le Giro sur un Coppi qui semblait éreinté dans son corps et dans son âme par une longue série d'incidents - en réalité, il débutait également une longue et éprouvante histoire d'amour, avec celle qui devint plus tard la très célèbre Dame Blanche - ainsi que par la mort deux ans plus tôt de son frère Serse après une chute en course, la cause peut-être de son coup de pompe de Montpellier (tragique "imitation" de Bartali,



qui avait perdu son frère Giulio de la même manière), Koblet disions-nous, fut plié sur le Stelvio, à l'avant-dernière étape, par Coppi qui lui reprit le maillot rose au terme d'une journée où survinrent des choses que personne ne croyait encore possibles, lorsque Fausto rattrapa tant de coéquipiers occasionnels et pourtant si dévoués. La veille, Koblet avait porté sur la ligne d'arrivée son douzième maillot rose, il souffrait d'une bronchite mais semblait invincible; Coppi qui n'était cependant qu'à 1'59" semblait résigné. Après le Stelvio, Coppi comptait 1'29" d'avance au classement sur Koblet, de Bormio à Milan - le dernier jour - le Super-Champion pédala avec une attention extrême, tandis que Koblet toussait. Troisième au classement final, Pasqualino Fornara, piémontais dit l'"Helvétique" pour ses quatre victoires dans le Tour de Suisse. Borges parlerait de jardin des destins croisés (et souvent croisés à Valtellina, Bormio et Sondrio, sur des lignes d'arrivée toujours importantes): l'année suivante, Koblet lança vers la victoire Carlo Clerici, d'origine italienne et fraîchement naturalisé suisse, dans son

équipe sous la houlette d'un grand "ancien" d'Italie, Learco Guerra. Le plan ne fut certainement pas celui prévu, Clerici remporta la sixième étape grâce à une échappée surprise, voire surprenante qui lui donna une vingtaine de minutes d'avance sur les favoris. Koblet s'habitua généreusement au rôle de "coéquipier" de Clerici et marqua Coppi dont il attendait la réaction après une indigestion d'huîtres; Koblet devança Coppi de vingt-sept secondes d'une extrême importance psychologique dans la partie contre la montre du lac de Garde; à Milan, Clerici arriva avec vingt-cinq minutes d'avance sur Koblet, second, se défendant dans les montagnes et profitant de la "grève de la Bernina": lorsque la montagne suisse fut gravie par un gros groupe d'hommes à la cadence d'un homme fatigué, pour réagir avec provocation aux accusations de non-engagement, de "vitellonismo" (le film de Fellini était sorti) adressées à tous les participants du Giro à l'exception de Clerici, et également pour réagir à la menace de prix "bloqués". Le dernier sprint, au Vélodrome Vigorelli de Milan, avec premier le belge Rik van Steenbergen champion du monde de la discipline, se disputa devant un public qui sifflait si fort qu'on n'entendit même pas la cloche qui annonçait le dernier tour de la farce.

Mais maintenant, il est temps de rappeler, de préciser, en décrivant ce qu'était le cyclisme en ce temps-là. En Europe, ou pour le moins en France, en Italie, en Belgique, en Suisse et en Espagne, il n'existait pas comme aujourd'hui un engouement populaire massif pour le football ; car le cyclisme détenait les plus gros pouvoirs psychologiques auprès des foules ; c'était le sport roi, pas encore passé au crible par la télévision qui, par la suite, l'a mis à nu et révélé également sous l'aspect des laideurs d'une fatigue cruelle et sale. Aucun acharnement qu'on qualifierait aujourd'hui de médiatique, et pourtant un éternuement de Bartali, de Coppi, de Kübler, de Bobet le Français, de Koblet était plus important que le but d'un club de foot même célèbre. Et donc la grève de la Bernina était une affaire internationale, qui secouait les règlements et les consciences. Une presse écrite encore dominée par les "chantres" ou leurs héritiers, en somme par ceux qui avaient inventé depuis le début du vingtième siècle (le premier Tour de France date de

1903, le premier Giro d'Italie de 1909) les gestes des cyclistes, non visibles sur les routes poussiéreuses mais toujours décrits même dans les détails, voire racontés, transformés en mythes et présentés comme des héros rugissants ou comme d'admirables boucs émissaires désespérés, une presse écrite avait ainsi créé pour les cyclistes et le cyclisme, entité emblématique du savoir-souffrir, un immense engouement populaire, destiné à souffrir les coups du bien-être, qui suggérait l'automobile et désanctifiait la sueur simplement en l'appelant transpiration. Incidemment, il nous semble pouvoir dire que dans ces années là naissait, même dans le cyclisme, jusqu'alors sport d'amour pour ses "chantres" et leurs adeptes, une étude scientifique, vulgarisée par un journalisme qui commençait également à parler de poids, de mesures, de type d'effort, etc., et spécialement promue par Coppi, épouvantail dès qu'il posait le pied à terre et apollinien lorsqu'il pédalait. En somme, l'amour se transformait en érotisme, prémisse d'une dernière évolution, celle de la pornographie.



Parce que le sport actuel est véritablement un objet pornographique en raison de sa vulgarité, de ses excès et souvent d'une sophistication poussée et hypocrite de présentation (vulgarité sophistiquée, le sport vit également d'oxymorons), avec l'athlète mis à nu au-delà de n'importe quel strip-tease, l'athlète en pancréas, l'athlète à cœur ouvert et scruté, et parce que les spectateurs sont inconsciemment (ou non ?) un peu comme ceux des spectacles à lumières rouges: ils vont voir faire par des spécialistes les choses qu'ils voudraient eux aussi faire, les choses qu'ils peuvent rarement faire.

Koblet et Kübler en couple pendant les Six Jours de Zurich en 1956, qui finirent à la quatrième place.

Mais revenons aux deux K, étrangement jamais lyophilisés dans le sigle K2, qui en 1954 identifiait la deuxième montagne du monde, gravie pour la première fois par une expédition italienne. Kübler, qui était également moniteur de ski pour faire du sport pendant la saison hivernale, était un adepte de la vie saine, qu'il souhaitait avoir. Il a fêté ses quatre-vingt-sept ans, a connu deux femmes dans sa vie, assume parfaitement sa fonction d'ancien combattant; quand il rentre au Tessin, il joue le jeu des souvenirs



avec Croci Torti, qui fut son compagnon de peine et est désormais un excellent peintre. Sa toute dernière victoire fut obtenue à trente-sept ans, dans le Milan-Turin. Il gagna plus que Koblet (et ses déboires physiques), également des classiques comme Liège-Bastogne-Liège et la Flèche Wallonne. Comme Koblet, il fut un valeureux poursuivant. Il a gagné beaucoup et dépensé beaucoup lui-même. Il fut ce que l'on peut appeler un grand personnage, et continue de l'être. S'il pouvait revenir en arrière et formuler un souhait, il demanderait le Giro d'Italie.

Koblet était délicat, une fleur de serre quand Kübler faisait plutôt penser à une fleur d'alpage. En 1949, il se fractura une jambe, ses os étaient fragiles, presque autant que ceux de Coppi. Durant le Tour 1953, alors qu'il tentait de revenir après le Giro que lui avait soufflé Coppi au dernier moment, il chuta et fut marqué physiquement mais aussi moralement: parce qu'il portait sur lui une sorte de tristesse permanente (on dirait aujourd'hui un perdant). Il cessa de courir à trente-trois ans, après avoir pratiqué la piste, y compris neuf Six Jours, et il remporta sa dernière victoire dans un critérium au Tessin. Il était inquiet, éprouvait des

malaises étranges, il se rendit en Amérique du Sud. Il plaisait aux femmes et en épousa une d'une grande beauté. Il perdit énormément d'argent dans des affaires qui ne l'étaient pas, il ouvrit une station-service près du Vélodrome d'Oerlikon et devint inspecteur dans une entreprise pétrolière. Il s'essaya ensuite au métier de chroniqueur radio, puis à celui de technicien fédéral en tant que sélectionneur des pistards suisses. Il mourût quatre ans après Coppi, en 1964, alors qu'il rencontrait des problèmes, un mariage sans enfant (Kübler est plusieurs fois père et grand-père, et s'est marié deux fois) qui ne fonctionnait pas, il alla se planter contre un arbre en voiture; certains dirent qu'il avait parcouru plusieurs fois à grande vitesse cette ligne droite dans les deux sens, comme s'il cherchait quelque chose, qui ressemblait à un point final. Il fut beaucoup pleuré, au Tessin également: il avait fait son service militaire à Bellinzzone, dans l'infanterie de montagne, il y avait des amis cyclistes comme Emilio Croci Torti, Remo Pianezzi et Fausto Lurati, avec lesquels il posait sur la Place du Dôme (Cathédrale) de Lugano pour ces photos - le pédaleur à l'arrêt, donnant l'impression de faire du surplace - qui aujourd'hui nous semblent être véritablement d'époque.

Kübler a toujours parlé en bien de Koblet, tout comme Koblet de Kübler. Ces deux-là ont même fait équipe ensemble pendant quelque temps. Bartali et Coppi passèrent eux aussi une saison dans la même équipe, mais Coppi coéquipier dupa son capitaine en s'adjugeant le Giro sous son nez. Bartali a toujours été très lié avec Kübler, Coppi a toujours admiré Koblet, même quand le Suisse le battait. Bartali et Coppi jouèrent probablement l'inimitié pour faire honneur au scénario du cyclisme des duels, Kübler et Koblet ne feignirent jamais l'amitié, ils la ressentirent véritablement au plus profond de leur être.

* *Journaliste et écrivain*

FICHE RÉSUMÉE DE KÜBLER

Né le 24 juillet 1919 à Marthalen (Zurich), il fait ses débuts chez les professionnels en 1940, en remportant la course A Travers Lausanne et le titre suisse de poursuite. L'année suivante, il conquiert les mêmes titres, ainsi que le record national de l'heure et la victoire dans l'étape de Berne d'un Tour de Suisse où il termine à la troisième place (et qu'il remportera l'année suivante).

Après la guerre, Kübler rencontre le grand cyclisme français, italien et belge. Dans le premier Tour de France d'après le conflit, en 1947, il remporte deux étapes. En 1948, il se prépare chez lui en s'adjugeant le Tour de Suisse, le Tour de Romandie et le titre suisse sur route. L'année d'après, il termine second du Mondial et du Tour de Lombardie, remportant également une étape du Tour de France qu'il est le premier Suisse à gagner en 1950. En 1951, il remporte Rome-Naples-Rome, la Flèche Wallonne, Liège-Bastogne-Liège, le Tour de Romandie, le Tour de Suisse et devient champion du monde sur route. Son palmarès compte également trois succès dans le Challenge Desgrange-Colombo, une sorte de classement mondial à points, quatre fois le Tour du Tessin, trois titres nationaux de poursuite et un en cyclo-cross.



FICHE RÉSUMÉE DE KOBLET

Né le 21 mars 1925 à Zurich, il fait ses débuts professionnels en 1946 et remporte l'année suivante le Tour des Quatre-Cantons ainsi qu'une étape du Tour de Suisse. En 1948, il s'adjuge une difficile étape de montagne du Tour de Suisse, de même qu'un succès d'étape dans le Tour de Romandie. Nouvelle étape du Tour de Romandie en 1949, puis arrêt prolongé à cause d'une fracture de la jambe due à une chute à l'entraînement. Victoire dans le Giro d'Italie 1950 avec deux étapes à son actif et victoire également dans le Tour de Suisse, qu'il remporte à nouveau en 1953 et 1955. En 1951, victoire dans le Tour de France. Ensuite, une carrière interrompue par plusieurs périodes d'inactivité dues à des problèmes physiques. Au total, 197 victoires dans sa carrière, dont la dernière en 1958 dans le Critérium de Locarno.

Koblet est mort dans la nuit du 5 au 6 novembre 1964, au terme de soixante heures d'agonie, des suites de blessures consécutives à un accident de la route où il a percuté un arbre, sur une route à une vingtaine de kilomètres de Zurich.



Quatre-vingt sept années de sprint “impérial”

Marco Blaser rencontre Ferdy Kübler



A gauche:

Kübler dans le contre-la-montre Genève-Lausanne, 3^{ème} étape du Tour de Romandie 1953.

Il franchira la ligne d'arrivée à la 3^{ème} place, derrière Koblet et l'italien Pasquale Fornara.

Au classement général, Kübler terminera 7^{ème} à 9'38" du vainqueur Koblet.

Sur cette page:

Joie et fatigue se lisent sur le visage de Kübler après sa victoire dans le Grand Prix du Locle 1939.

Kübler avec Emilio
Crocì Torti, au Tour de
France 1950.

Ma plus récente rencontre avec Ferdy Kübler remonte à l'automne dernier. Nous nous sommes vus à Regensdorf, un village-satellite de la périphérie zurichoise. Au bar de l'hôtel, un projecteur multimédia affichait, sur un rythme rapide, une série d'images liées aux moments les plus marquants de la carrière sportive de cet athlète populaire. Il s'agissait d'un hommage voulu par l'éditeur Schnyder et par Christina, la seconde épouse inséparable de Ferdy, afin de célébrer la fin d'un cauchemar. Au cours de l'été, le 27 juillet, trois jours après son anniversaire, il avait chuté dans les escaliers, ce qui lui avait occasionné de multiples lésions internes douloureuses. Un accident domestique classique qui le contraignit à une longue série de soins et de séjours dans des centres de rééducation. "Je ne me souviens pas avoir jamais souffert autant. En plus, cela m'est arrivé à 87 ans sonnants. Un appel à plus de prudence!". C'est ce qu'il me dit dans un éclat de rire, me priant de ne pas abuser des embrassades ou des tapes sur l'épaule. Ma passion pour Ferdy Kübler est née à la fin des années Quarante. J'idéalisais ses folies garibaldiennes, ses exploits réalisés avec la force d'un lion (son signe zodiacal) racontés

par les chroniqueurs de Radio Monteceneri: Vico Rigassi, Alberto Barberis et Giuseppe Albertini. Combattant, lutteur doué d'une volonté de fer, il me donna alors d'innombrables journées de bonheur. Je fus fier de sa victoire dans le Tour de France 1950 et de son sprint final en 1951 sur la ligne d'arrivée de Varese, qui lui permit de conquérir le maillot arc-en-ciel. Parmi les champions cyclistes, il y avait alors également Koblet, Bobet, Bartali, Coppi et Magni, mais je restai toujours fidèle à mon choix. Je fus donc particulièrement heureux de le rencontrer en personne aux Championnats du Monde de Lugano en 53, remportés par Fausto Coppi sur la ligne droite de l'aéroport d'Agno. Je m'étais proposé pour assister les chroniqueurs radio étrangers. Je fus affecté à l'équipe hollandaise dirigée par Wout Pagano et réussis à convaincre Ferdy de m'accorder quelques minutes pour un direct avec Hilversum. Je le retrouvai ensuite au Tour de Suisse 1955. Grâce à un concours réservé aux nouvelles voix, je fus embauché par la RSI et intégré parmi les chroniqueurs radio. Une amitié spontanée née avec Emilio Crocì Torti, lieutenant du capitaine, me facilita l'accès au monde de l'équipe suisse. J'acquis alors la certitude que le lien qu'il revendiquait avec le Tessin était sincère et profond.

Te sens-tu encore aujourd'hui très proche des Tessinois?

Oui. Le Tessin est ma seconde patrie. Pendant 27 ans, j'ai passé un mois de vacances en famille à Lugano-Paradiso, à l'hôtel Beau-rivage d'Ivo Hunh, un ami fraternel. A cette période, j'ai approfondi de nombreuses amitiés. Il suffit de rappeler le lien né en 1950 avec Emilio, lorsque nous luttions pour la victoire dans le Tour de France. C'est chez lui qu'à la veille de la victoire de Varese, j'ai mangé un savoureux minestrone avant de dormir d'un sommeil profond, probablement à l'origine de mon titre de champion du monde. Le passage de la frontière à Stabio est également un souvenir inoubliable, avec le voyage jusqu'à Lugano et l'allégresse sur la Piazza della Riforma où des milliers de tifosi s'étaient réunis pour m'acclamer. Je n'ai jamais "séché" le Tour du Tessin, dont j'ai remporté quatre éditions.





Ta victoire dans le Tour de France fut l'exploit qui a changé ta vie. Paris t'a promu en "Première Division". Combien as-tu gagné alors?

Le total des récompenses fut divisé à parts égales entre tous les compagnons d'équipe. Chacun a reçu environ 5'000 francs. Après l'apothéose du Parc des Princes, j'ai signé environ quatre-vingt contrats qui ont largement compensé les fatigues subies dans les Alpes et les Pyrénées. En tout état de cause, j'ai gagné beaucoup et je ne me plains pas, même si les sommes d'alors ne sont pas comparables aux prix et aux contrats d'aujourd'hui. J'ai pu m'acheter un appartement à Zurich et améliorer le magasin de fleurs ouvert par Rösli, qui était alors mon épouse. Quelques semaines plus tard, l'équipe Tebag me proposa un contrat fixe avec un salaire mensuel de 500 francs. Une manne. Je suis donc satisfait également parce que j'ai pu tenir éloigné le spectre de la pauvreté qui avait marqué les périodes sombres de mon enfance et de mon adolescence.

Quels sont les plus beaux moments dont tu te souviens avec le plus d'intensité?

Bien évidemment, le Tour. J'avais déjà 31 ans et cela m'a permis de faire un bond considérable en termes de qualité. Ensuite, le maillot arc-en-ciel que j'ai pu porter pendant une année entière et que j'ai fêté à Lugano en raillant les dirigeants de la fédération, capitaines du président Senn. Après m'avoir ignoré pendant des mois, ce dernier sortit subitement de sa torpeur légendaire pour me convoquer à une joyeuse réception

prévue à Zurich. Je ne répondis pas à cette invitation, préférant porter un toast avec un verre de vin sur place, à Lugano. Sans oublier les moments magiques du week-end des Ardennes, la longue et exténuante course Bordeaux-Paris que j'ai remporté en 53 demeure inoubliable. Départ à 1 heure du matin avec arrivée prévue à 17 heures, après 573 kilomètres de course, soit seize heures de course sans pause. Tout de suite après le départ, nous nous échappâmes à trois: Ockers, Van Est et moi-même. J'accomplis tout tout seul et arrivai en première position. Une satisfaction intense qui me lia à tout jamais aux exquises bouteilles de Bordeaux... suivies, dans l'ordre, par les excellents Merlot tessinois.

Tu as souvent gagné au sprint. Je me souviens de ton sprint irrésistible que certains experts qualifièrent d'"impérial". Quel est le secret de cette puissance que tu parvenais à exprimer à l'approche de l'arrivée?

Je pense que je la dois en grande partie à un don naturel. Je suis presque toujours arrivé sur la ligne droite précédant l'arrivée en ayant conservé une certaine réserve. Une force psychologique se réveillait alors qui me permettait de coordonner instinctivement tous mes muscles et de monopoliser, avec une puissance insoupçonnable retrouvée, toutes les énergies encore disponibles. Il est certain que les duels avec Rik van Steenbergen demeurent également inoubliables. Les échappées de l'Espagnol Poblet m'impressionnaient aussi, tout comme celles de Cipollini aujourd'hui.

Kübler affronte un virage lors de la 6^{ème} étape, qu'il remporta, du Tour de France 1950. Il parcourut les 78 km du contre-la-montre de Dinard à St-Brieuc en 1h57'22", en distançant Fiorenzo Magni de 17". Cette année-là, il s'adjugera la "grande boucle" avec 9'30 d'avance sur le Belge Stan Ockers.



Comme chacun de nous, tu as vécu aussi des moments difficiles. Quels furent les épisodes les plus éprouvants?

Le plus récent est certainement ma chute de cet été. Dans le passé lointain, ce fut également une chute catastrophique à Davos, où je me suis fracturé la cloison nasale, détruisant ainsi, fort heureusement provisoirement, mon symbole le plus cher, mon nez, auquel je dois, outre sa fonction aérodynamique, d'importants contrats de sponsoring tel que celui conclu pendant plusieurs années avec l'Assicurazione Nazionale. Les autres moments difficiles, je les ai tous oubliés. Certes, la sensation de malaise et d'impuissance qui m'a mis K.O. sur le Mont Ventoux en 55 n'a jamais disparu. Ce n'est pas la côte la plus difficile. Il y en a de pires. Le problème réside cependant dans l'absence absolue de végétation, dans le paysage aride qui bloque la respiration. J'étais en duo avec Raphaël Geminiani. Nous avons attaqué la montée avec une hardiesse indéniable sous un soleil au zénith alors que l'air dans l'intérieur de la Provence dépassait 40 degrés. A un certain moment, j'ai manqué d'oxygène. J'ai commencé à zigzaguer, puis j'ai dû mettre pied à terre. Je me souviens d'une souffrance indescriptible. Ce fut le moment le plus douloureux.

D'une certaine manière, cet épisode marqua le début de ta phase descendante. Cette étape demeure en outre liée à une singulière prise de bec avec Raphaël qui t'aurait averti que le Ventoux n'était pas un sommet comme les autres. Il paraît que tu n'aurais pas accepté ce conseil, répliquant à ce compagnon d'échappée que si le Ventoux n'était pas un sommet comme les autres, Ferdy non plus n'était pas un athlète comme les autres...

Une histoire complètement inventée par deux journalistes de choc d'un quotidien populaire français qui cherchaient à me discréditer. Geminiani lui-même l'a confirmé au microphone de Briquet, le légendaire reporter français. Plusieurs histoires m'ont été attribuées au fil des années. J'ai malheureusement dû apprendre à vivre avec ce type de perversion journalistique.

Les commérages n'ont en revanche jamais égratigné ta relation avec Emilio Croci Torti. Emilio a été un coéquipier de grande confiance, indispensable à mes yeux. Nous sommes à jamais liés par une forte amitié. En différentes circonstances, il a également su gérer certaines polémiques insidieuses. Emilio m'a donné beaucoup. J'espère avoir réussi à lui faire comprendre combien il a été précieux pour moi, aussi bien durant ma

Tour de France,
18 juillet 1955,
11^{ème} étape entre
Marseille et Avignon:
Kübler est victime
d'une crise en gravis-
sant le Mont Ventoux.
Il franchira la ligne
d'arrivée en 42^{ème}
position, accusant un
retard de 26'19", et se
retirera de la course.

A droite:

Kübler et sa femme Christina à l'occasion des festivités données pour son quatre-vingtième anniversaire, le 24 juillet 1999.

En bas:

Kübler, de légende du cyclisme à moniteur de ski pour un groupe de jeunes gens à Lenk.

carrière sportive qu'après. Quand il gagna l'étape finale du Tour de Suisse en 52, arrivant seul au vélodrome d'Oerlikon, je fus heureux comme si c'était moi qui avais gagné. Je me souviens lui avoir dit au terme de l'étape Arosa-Zurich: allez, vas-y! Il arriva premier et gagna même un porcelet qu'il réussit à vendre au vélodrome, peu de temps après le tour d'honneur, pour 350 francs. Je n'oublierai pas non plus l'excellent rapport que j'ai entretenu avec Bartali. C'est lui qui m'a recommandé auprès de Fritz Dietrich de l'équipe Tebag, provoquant ainsi mon divorce d'avec Cilo. J'ai souvent rencontré Bartali grâce aux généreuses initiatives d'Emilio. Dietrich fut également mon conseiller financier après la fin de ma carrière. Il fut un personnage important, surtout dans ma vie d'après le sport, que j'ai su affronter sans manager ni agent!

Les envoyés ont souvent donné libre cours à leur fantaisie en amplifiant ou en inventant des conflits avec Koblet. Je n'ai cependant jamais eu pour ma part l'impression que vous ayez été ennemis.

Hugo et moi avons été rivaux, mais pas ennemis. Nous avons des caractères et des personnalités différentes. Lui citadin, élégant, fréquentant le tout-Zurich, habitué de la jet-set, adoré par les femmes et plutôt panier percé. Pour ma part, je suis né à la campagne, où j'ai vécu dans des conditions relativement pauvres. Avec mes six ans de plus que lui, je le considérais comme un petit frère et je n'ai jamais été jaloux de ses exploits. Nous avons été de bons camarades et nous avons de l'estime l'un pour l'autre. Je dois même admettre que sans Hugo, je ne serais jamais devenu le "Ferdy National". Grâce à lui, j'ai développé cette énergie qui m'a porté à plus de 150 reprises sur la plus haute marche du podium. Je dois beaucoup à Hugo, et sa fin tragique m'a profondément peiné.



Après avoir mis un terme à ta carrière professionnelle, tu t'es consacré à d'autres sports. Selon quels critères as-tu effectué ces choix? Jusqu'à mon 75^{ème} anniversaire, je faisais presque tous les jours une quarantaine de kilomètres à vélo. Ensuite, le trafic et le peu de considération dont les automobilistes font preuve à l'égard des cyclistes, conjugués au manque de pistes cyclables, m'ont convaincu de raccrocher la bicyclette. Entre cinquante et soixante ans, j'ai été moniteur de ski. Et c'est sur les pistes de ski de Davos que j'ai connu Christine, mon épouse actuelle, à qui je dois ma reconversion dans le golf.



Vous êtes très liés et admirés pour cela, voire même parfois un peu enviés.

Je suis heureux de vivre avec elle. Elle m'aide, me comprend, me supporte et cuisine divinement bien. Malheureusement, sur les terrains de golf, elle me bat presque toujours. Elle s'occupe même de ma paperasse et c'est ensemble que nous traitons l'abondant courrier que je reçois.

Je sais que tu reçois toujours de nombreuses lettres et demandes de dédicaces, et que tu conserves ta belle écriture grâce aux réponses personnalisées.

Oui, et j'en suis fier. C'est mon père qui m'a inculqué l'importance et le plaisir d'avoir une belle écriture. Et du fait, c'est une activité qui ne me pèse pas. Un journaliste allemand a fait un singulier calcul pour découvrir combien d'autographes j'avais distribués durant toutes ces années. Il est arrivé à un million et demi de signatures. Il a probablement raison.

Au fil des années, tu as rencontré de nombreuses personnalités. Lesquelles t'ont laissé un souvenir particulier, une empreinte?

Sans aucun doute, le Général Henri Guisan. Il a fait son service actif durant la Deuxième Guerre mondiale et lorsque j'ai remporté le



Tour de Suisse en 1948, alors qu'il était déjà à la retraite, il est venu me serrer la main. Un geste qui m'a ému. J'ai eu l'occasion de rencontrer de nombreuses figures du monde politique international et national, mais également des personnalités du secteur des affaires et bien évidemment beaucoup de journalistes. J'entretiens encore des rapports



sporadiques avec un grand nombre. Parmi les rencontres les plus singulières, je me souviens de la visite que me rendit la championne du monde d'accordéon Yvette Horner. A Pau, elle est venue dans la chambre d'hôtel que je partageais avec Emilio afin de me jouer un petit concert que j'ai énormément apprécié. Les rires avec le clown Grock et les conversations avec le Sherpa Tensing, qui avait vaincu l'Everest, sont également mémorables. J'ai également bien connu Bud Spencer et Achille Compagnoni. Nous avons dîné avec eux à l'initiative de Bartali et d'Emilio Croci Torti. Enfin, j'aimerais évoquer l'indomptable entrepreneur Andy Rihs, de Phonac.

Je sais que Rihs est un de tes admirateurs. Acteur du monde des entreprises actuel, il est malheureusement impliqué dans les tristes affaires de dopage. Comment juges-tu ces pages douloureuses qui jettent le discrédit sur le monde du cyclisme. Vous, à l'époque, comment vous comportiez-vous? Je trouve courageuse la décision de Rihs qui en a terminé avec le cyclisme en dissolvant l'équipe qui comprenait une vingtaine de coureurs et plus de 70 employés tels que des masseurs, mécaniciens, médecins, administrateurs. Le dopage est malheureusement une plaie qui pénalise le sport en général et le cyclisme en particulier, également parce qu'il est plus vulnérable que les autres disci-

plines. Le comportement de trop nombreux athlètes est irresponsable. Le scandaleux fléchissement trouva ses origines dans la seconde moitié des années soixante et coûta la vie, justement dans les virages du Mont Ventoux, à Tom Simpson. Des simples pastilles, on passa bien vite aux injections et à toutes sortes de stimulants jusqu'à en arriver à l'Epo. Une évolution tragique, absurde, autodestructrice également parce qu'elle implique, au-delà des professionnels, les jeunes, les "poulains" et les amateurs. Bartali disait qu'on gagnait une course en dormant bien. J'ai toujours suivi ses conseils en ajoutant des entraînements très stricts et en buvant des litres de jus d'orange pour avoir la réserve de vitamines indispensable. J'espère quoiqu'il en soit que l'on réussira à clore cette mauvaise passe pour revenir à un cyclisme propre. Il est probable que l'on devra courir davantage. Emilio dit souvent qu'il a fait au moins quatre ou cinq fois le tour du monde à vélo. J'ai moi-même parcouru l'équateur entre sept et huit fois. A notre époque, la saison commençait à la mi-mars avec Milan-San Remo pour se terminer fin octobre par le Tour de Lombardie, sans parler des Six Jours, des réunions hivernales ou des défis de cyclo-cross. Aujourd'hui, c'est en revanche à qui se concentrera sur un rendez-vous spécifique de la saison et pour émerger à ce moment-là, il se permet tout, sans scrupules! Si nous voulons sauver le cyclisme, il faut intervenir avec fermeté. Le geste de Rihs est donc particulièrement courageux et significatif. J'espère qu'il ne restera pas le seul et unique. N'oublions pas que la médecine sportive a malheureusement relégué le cyclisme au rôle de patient à l'agonie.

A l'instar de l'indestructible "Ferdy National", j'espère que l'avenir nous offrira cette renaissance lumineuse et tant attendue du cyclisme. Je serais heureux de pouvoir retrouver Ferdy Kübler aux mondiaux sur la route de Mendrisio en 2009 et de porter un toast avec lui à son quatre-vingt-dixième anniversaire, désormais proche.

A gauche:
Un geste de camaraderie entre Kübler et Koblet, au Tour de Suisse 1955.

Sur cette page:
Emilio Croci Torti, Ferdy Kübler, Gino Bartali et Achille Compagnoni au vernissage d'une exposition de Croci Torti en 1994.



Fragments de réalité, de mémoire et d'imagination

par Sergio Zavoli*



A gauche:
Cyclistes et arbres en file indienne
le long de la piste.

Sur cette page et les suivantes:
Cyclisme "bucolique" d'un temps
lointain.

Une grande Banque, caractérisée par sa tendance civique à partager, dans le cadre de la communauté, les raisons de l'identité culturelle et sociale du territoire, a jeté un regard tout sauf fortuit et distrait, sur un aspect de la vie collective définitivement entré dans les coutumes modernes: je veux parler du sport, et en particulier d'une discipline parmi les plus populaires, le cyclisme, un petit monde mythique dont l'histoire est arrivée jusqu'à nous malgré une grave série d'incidents de parcours qui ici et là, en ont déformé l'image. Il est naturel que, voulant prendre comme représentants de la partie légendaire et sans tache de cette histoire deux athlètes de la Confédération Helvétique, le choix se soit porté sur deux champions, Kübler et Koblet, qui ont représenté leur patrie de façon exemplaire.

Je les ai connus tous les deux lorsque commença le record de Bartali et Coppi. Mais le premier de mes nombreux Tours d'Italie (en 1954) vit la victoire, contre tous les pronostics, justement d'un coureur suisse, Clerici, un inconnu qui en une seule étape - remportée avec une avance astronomique, compte tenu du peu de crédit que lui avait accordé le "serpent multicolore", c'est-à-dire le peloton dans le langage des initiés - prit la tête du classement pour ne plus la lâcher jusqu'à Milan.

Kübler et Koblet pouvaient être comparés à Bartali et Coppi: le premier, plus robuste, obstiné et généreux, ressemblait au champion toscan; le second, plus élégant, énigmatique, moderne, rappelait le champion piémontais. A la différence que Kübler passait plus en force quand Koblet se servait davantage de sa tête, exactement comme leurs homologues italiens, tant et si bien que seule leur façon de se tenir sur la bicyclette distinguait les deux paires: puissance pour la première, style pour l'autre. Koblet avait certaines manies, comme Anquetil: par exemple, il se recoiffait souvent, faisait attention à sa façon de se comporter dans ses rapports avec les collègues, les journalistes, les tifosi, avait épousé une fille aimable, qui avait l'habitude du monde; tandis que Kübler rappelait Nencini, plus expéditif, direct et transparent dans ce qu'il faisait.

C'était encore, vous l'aurez compris, un cyclisme "à visage humain", et pas seulement du point de vue esthétique. On ne peut

pas dire qu'il fonctionnait "au pain et à l'eau", même en ce temps là, mais il paraissait plus innocent, et en grande partie l'était. Lorsque ce fut la fin de la génération de Coppi et Bartali, puis de Gimondi et Merckx, je conclus mon ultime saison de suiveur sans que s'éteigne un amour né sur les bancs de l'école, le jour fatidique où, pour la première fois, on nous amena voir le Giro passer. Nous prîmes place au bout du pont de Tiberio avec deux heures d'avance. Nous avions compris que sur les plaques détachées en pierre romaine, les rayons légers de la bicyclette de course, si les coureurs ne ralentissent pas, cassent. En effet, à peine se fût-il engagé sur le pont blanc et voûté que le Giro se mit en file indienne, comme sur un sentier; et ce fut ainsi que, progressant lentement, prudent, il nous permit de profiter du spectacle le plus longtemps possible. De l'éblouissante apparition, pointaient d'abord les têtes, puis les épaules, suivies des bras et enfin du coureur tout entier avec ses tuyaux croisés sur la poitrine qui lui donnaient un air de martyr. Et quand le peloton passa devant nous, nous le regardâmes en silence, foudroyés, presque comme si nous avions assisté à l'arrivée de Constantin au Pont Milvio, les troupes précédées par une explosion d'enseignes, de bannières et de drapeaux. Sur toute cette peine ne manquait que la croix. Cazzulani passa une fois en tête, si fier d'inaugurer la file; avec ce nom



d'ouvrier, et illuminé par les routes d'Italie, voilà à quoi ressemblait le monument pour le coureur; et nous, habitués à ce privilège, une fois l'évènement terminé, nous espérons revivre ce charme l'année suivante, si jamais le Giro devait repasser le long de la consulaire, à travers le pont, un jour d'école et de soleil.

Vers le Grand Prix de la Montagne parmi la foule.

Le Giro, en somme, avait quelque chose de religieux. Son apparition me reconduisit à ce que j'avais vu dans la Chiesa dei Servi, dans un ex-voto: les nuages traversés par des rayons de soleil, le miraculé touché en pleine poitrine par un dard lumineux, et des anges à couronne, les yeux renversés, dans une lumière céleste.

Les coureurs, debout sur le guidon pour ne pas peser sur les roues, profitant de l'allure, tiraient de leurs besaces le repas préparé par les mécaniciens et les masseurs. Une fois le pont passé, la voie s'ouvrait aux jeux de la course: soudain, devant tout le monde, surgissait un coureur et le Giro ressentait comme un frémissement qui en un instant, le bouleversait. C'était le moment où les coureurs se débarrassaient de ce qui était resté dans les grandes poches de leur maillot; je me souviens que finissaient ainsi dans les fossés les bananes, que leurs enfants ne voyaient jamais, même à Noël. Les coureurs plus âgés, volontairement, ne les jetaient que lorsqu'ils apercevaient un groupe d'enfants, créant sur le bord de la route de vives et bruyantes cohues.

Chacun de nous avait une mission fondamentale pour l'avenir de la course: jeter de l'eau sur les visages desséchés des coureurs, leur annoncer au moyen d'une pancarte, le nombre de kilomètres restant à parcourir, agiter un drapeau rose, la couleur de l'engouement, au moment où il passerait, tendre comme un pétale, premier au classement. Pour ma part, je devais surveiller les chiens - afin qu'ils ne traversent pas la route - et je me sentais le garant de la sécurité générale, et tout particulièrement, je le confesse, de celle des champions que j'aimais le plus. L'envie de les saluer était telle que dans l'angoisse de les voir, je finissais par fusionner le tout dans une seule vague de couleurs, sans queue ni tête.

Quand la caravane était entièrement passée et qu'au loin sur la route, disparaissait le tout dernier side-car avec trois énergumènes à bord - grosses lunettes jaunes et cache-poussière blanc - payés pour avertir que derrière, il n'y avait plus rien, on restait là en silence, incapables de s'en aller. Était-il possible qu'il n'y ait plus rien à attendre, à voir, à crier? Que tout soit fini en un éclair?

Alors, une fois la course disparue, nous repartions paresseusement sur la route. Les

chiens, sortis des fossés, s'unissaient à la confuse dispersion de leurs maîtres: c'était bel et bien terminé, on pouvait repartir, vers une solitude qui semblait définitive.

J'en entends certains qui protestent, mais j'insiste: le cyclisme n'est pas véritablement un sport! Ou s'il l'est, il a une nature si vague que le plus apte à en parler semble être celui qui sait en tirer des métaphores, en définitive celui qui le dénature, peut-être par amour,



en en faisant quelque chose d'irréel. Nietzsche disait que "les faits n'existent pas, si ce n'est à travers leurs interprétations": c'est peut-être une idée qui s'applique au Giro d'Italie! A la belle époque, j'en aurais tiré un débat sur le plateau du *Processo alla tappa*, où j'en aurais dit et entendu de toutes les couleurs. De cette scène, d'autre part, fusaient des séries d'hypothèses qui avaient toutes en commun "le maximum de possibilité poétique permise au corps humain", comme Alfredo Oriani, exagérant volontairement, appelait la bicyclette.

Le *Processo*, alors, avait comme accusés, disait-on, des hommes et des comportements, des erreurs et des habitudes qui reflétaient peu ou rien ce qui est arrivé progressivement par la suite. Au point de devoir penser, aujourd'hui, que le terme sport, lorsqu'il ne désigne pas une activité personnelle désintéressée - de l'amateur en somme - mais l'ensemble des disciplines professionnelles récupérées, administrées et contrôlées par des organismes institutionnels juridiquement reconnus, revêt des significations non-conformes à l'éthique olympique. Je suis donc persuadé que le sport, tôt ou tard, ne devra concerner que les activités amateurs, et non plus toutes.

Le lecteur se demandera si celui qui avance une proposition aussi radicale, en l'occurrence

le soussigné, a les “sens en éveil”, comme l’écrivent les médecins dans leurs bulletins, ce qui signifie plus vulgairement, avoir ou non la berlué. Reste qu’un mot né et grandi dans le monde anglo-saxon, pour entrer ensuite durablement dans le système de communication et dans le répertoire culturel, civil, social, éducatif de la moitié de la planète, après un siècle et demi, est à ce point précipité par la hauteur de son archétype pour me pousser à croire qu’il faudrait en reconsidérer le sens. Il me prend la volonté de prononcer cette sorte de phrase au nom d’un tribunal éthique qui, sans avoir un siège institutionnel - si ce n’est dans la conscience de l’humanité sportive - juge au nom d’un délit que, j’en demande pardon au droit codifié, je qualifierais d’appropriation indue. Avec la circonstance aggravante du retentissement du mauvais exemple, qui a pollué l’esprit institutionnel d’une activité humaine importante du point de vue civil, pédagogique et spirituel; jusqu’à corrompre l’organisme à but non lucratif par excellence, les Jeux Olympiques, toujours plus enclins à prendre une dimension paraprofessionnelle où le “no-profit” a laissé place - que dis-je, a grand ouvert les portes - aux règles du marché, de surcroît en ajoutant l’erreur la plus sournoise et inavouable: le dopage. A Turin, lors de la grandiose, raffinée et difficilement égalable cérémonie d’ouverture des Jeux d’hiver, les plus hautes instances du sport olympique ont pour la première fois introduit dans leurs discours, officiellement, le

mot “drogue”! Je me demande pourquoi, après les scandales survenus justement à l’ombre des cinq anneaux - les “muscles gonflés” par les anabolisants des athlètes d’Extrême-Orient et d’Europe de l’Est, les transvasements sanguins et l’usage de l’érythropoïétine chez les cyclistes européens, les cent additifs pharmacologiques fournis par les alambics de la science et les mille mixtures introduites à la va-vite par les sorciers - on a continué à prononcer le mot sport, n’importe où, comme si, face à la contamination et à la corruption qui règnent désormais, il soit normal de sauter à pieds joints dans de tels abîmes d’indignité, du reste recherchée, poursuivie, condamnée publiquement, avec un air courroucé et un flux de moralisme à faire pâlir Tomàs de Torquemada, dont on connaît l’inflexibilité. Et même, comme le phénix, ce mot de cinq lettres, une pour chaque anneau olympique, est ressuscité chaque fois de ses cendres en recommençant à occuper ce qui désormais semble lui revenir, de droit, de tous les points de vue: juridique, social, politique, économique, culturel, éducatif, etc. Et vraisemblablement, sauf *tsunami* bouleversant, cela continuera ainsi, ou pire, l’athlète étant de plus en plus distant de l’homme, par rapport à l’époque où le sport était encore “une école de la vie” et que ce qui comptait - pour reprendre la très célèbre devise de De Coubertin - n’était pas de gagner, mais bien de participer. Même les athlètes des pays pauvres n’y croient plus - les seuls qui continuent à exprimer le “sport



Les tournants...
la montée.

Souplesse avant la bagarre.



nu et cru”, comme l’appelait mon ami Gianni Brera, spécialiste de la morphologie sportive, c’est-à-dire du geste athlétique et de son rapport avec le corps et j’ajouterais, avec l’esprit - à commencer par les Africains, les champions pieds-nus, agiles et véloce comme des guépards, fondistes comme les gnous et enfin mythiques comme le héros du Marathon ou le porte-flambeau d’Olympie -, que l’on peut encore rencontrer dans les courses solitaires sur les hauts plateaux du Kenya; et je me souviens ici de l’Ethiopien Abebe Bikila, la chronique olympique la plus appréciée de l’année 1960, dans ce luxuriant coucher de soleil romain: une race qui s’est éteinte avec la naissance de la suprématie télévisuelle, qui marqua le début de la contamination et de la tolérance, en plus d’ajouter des vains espoirs, et des cibles, à la collection d’échantillons des uns et des autres.

Peu utiles furent les découvertes de Lascaux - en France, mais également en Afrique et en Australie - de graffitis reproduisant les cérémonies rituelles d’il y a 30000 ans, qui repré-

sentaient les “jeux” avec des bras et des jambes uniquement; ou bien en Libye, la représentation des hommes prêts à tirer à l’arc, une épreuve où on l’emportait en fonction de la survie, ou la pêche, en Egypte avec les Pharaons qui n’étaient pas seulement spectateurs, mais aussi arbitres, parce qu’alors arbitrer signifiait se porter garant d’une lutte symbolisant en soi le caractère sacré de la vie. Rapidement, vous verrez, même les disciplines du go-kart et du parapente deviendront olympiques; il y en a déjà qui ont eu l’idée téméraire de donner une dignité sportive à la course à reculons, et pourquoi pas même au tir à la fronde, au boomerang, à la sarbacane, qui sait!

Nous ne serons pas si aveugles pour nous priver de la beauté sans tache que nous offre l’authentique spectacle olympique, en commençant par l’athlétisme, et de la même façon nous ne renoncerons pas au théâtre professionnel - football, cyclisme, automobile, motocyclisme, basket, etc.- qui possède tout ce qu’il y a de plus populaire que peut

Bicyclettes et tifosi se pressant pour assister au passage du champion.

exprimer l'esprit de compétition individuel et "d'équipe"; nous ne nous laisserons pas non plus envoûter par l'irruption de l'argent et des drogues - avec leurs pièges - pour éviter que la moitié du monde ne déserte! Il restera cependant l'humus qui tire sa sève des pages de Pindaro - vainement tournées en dérision par Aristophane - que l'on retrouve dans l'Histoire des Olympiades de Stefano Jacomuzzi, qu'un arbitre au-dessus de tout soupçon, Claudio Magris, nous recommande au nom de l'incorruptibilité qui a survécu.

Dans mon expérience sportive, acquise dans une discipline comme le cyclisme, scandalisant la moitié du Giro, j'écrivis que le recours au dopage des plus infâmes lui enlevait la dignité d'un sport. Pour justifier cette phrase, je m'inspirai des paroles d'un poète amoureux de la bicyclette, Alfonso Gatto, mais terrorisé à la seule idée d'y monter. Un jour, touché par la beauté du Giro, il dit: "Et maintenant je tomberai, je tomberai jusqu'au dernier jour de ma vie en rêvant que je vole!".

Le tournant le plus dur, je le confesse, fut celui de voir comparer les indignités du football et du cyclisme. Là, je me suis rebellé. L'idée d'assimiler deux mondes si profondément différents, à tous les niveaux, m'a tout d'abord indigné, avant que je ne doive accepter beaucoup de choses, tout en voulant conserver au cyclisme le record de la peine et du sacrifice, de la constance et de la dévotion. La façon même de se battre et de gagner est complètement différente. Alors que dans le foot, il est normal de penser qu'un résultat peut dépendre du strabisme d'un juge de ligne ou d'un arbitre, la victoire du coureur cycliste est on ne peut plus simple à authentifier: sur une ligne blanche, fixée par la ligne d'arrivée, la victoire dépend de la roue qui la franchit en premier, du chronomètre, du sprint final, mais également de l'échappée, de la montée et de la descente, de l'incident mécanique et des pièges de la route, du gel et de la canicule, de la faim et de la soif. Un pacte tacite de crédibilité et de confiance lie les "géants de la route" à leur public. Mais si l'on suspecte que le succès est dû à une fiole, à la phlébo, à la transfusion, le pacte court à sa perte, l'épique part à la dérive, l'éthique en fumée. Un monde très aimé, en somme, est taillé en

pièces. Ce n'est pas comme si il n'y avait pas eu, ici et là, de raisons de s'alarmer, d'allusions, de demi-vérités et même de scandales comme celui qui a touché un grand champion ovationné, Marco Pantani, mais nous ne croyons pas que la loi contre le dopage, voulue selon les dires de tous, ait servi d'arme de dissuasion. Pas du tout ou bien très peu. Ainsi vont les choses, c'est-à-dire qu'une fois



le couvercle de la grande marmite soulevé, il y a le risque de ne trouver plus rien: ni à prévenir, ni à réprimer. Dans l'intérêt surtout des coureurs dits "propres", victimes d'un système qui a perdu la boussole, il faudra bien, tôt ou tard, remettre tout à zéro et recommencer du début: à commencer par les enfants que je vois le dimanche matin en file sur le bord de la route, serrés dans leur maillot, et que j'aurais envie d'embrasser, tout comme leurs bicyclettes, plus légères et silencieuses dans l'air.

Il faudra ensuite qu'une fois devenus athlètes, ceux-ci s'engagent à respecter un code éthique; en outre, les techniciens, médecins, dirigeants et autres journalistes devront eux aussi suivre des obligations précises. On ne s'attend pas à ce que les intérêts considérables en jeu actuellement se convertissent spontanément à la morale sportive, mais qu'ils soient incités, ou contraints, à en accepter les règles, si ce n'est par crainte de détruire leur machine à profit. Sera-t-il encore possible de conjuguer cyclisme et transparence? Est-ce une utopie? Sommes-nous allés trop loin pour pouvoir faire marche arrière et tout recommencer différemment? Et pourtant, un écrivain spécialiste du sport, Eduardo Galeano, a dit: "L'utopie est comme l'horizon, inatteignable, mais elle permet de continuer à avancer".

Le mur... le pavé.

Je suis tellement imprégné du souvenir du cyclisme de mes années et si marqué par la façon dont nous le vivions, qu'il suffit d'un soubresaut pour réveiller une jeunesse enfouie on ne sait où. Et je ne crois pas être le seul à penser ainsi. Je me souviens, par exemple, que chacun de nous racontait une course qu'il faisait sienne, différente de celle des autres. Déjà à cette époque, je pensais qu'on ne pouvait pas résumer le cyclisme à un simple aspect technique. Au moins trois écrivains et un poète avaient pensé à dédier à Coppi quelque chose qui allait au-delà de l'intérêt sportif, cet "on ne sait quoi" d'extraordinaire que suscitait le champion: je veux parler ici de Buzzati, Vergani, Mosca et Gatto. Mes quatre compagnons d'aventure, chroniqueurs par amour, me signalèrent un



roman entre le réel et l'imaginaire, dont le héros était un personnage à la fois réel et mythique. Cela pourra sembler excessif, et cependant il furent des années - je m'adresse ici aux plus jeunes - où Coppi habitait véritablement dans l'imaginaire des gens, jusqu'à laisser croire qu'il ne s'agissait plus d'un coureur, même exceptionnel, mais d'une apparition extraordinaire dans le panorama, pour ainsi dire, des possibilités humaines. Si l'on ajoutait ensuite l'énigme de sa mélancolie et de sa malchance - et une vague pâleur au fond de son âme - on obtenait le portrait d'un homme parfait pour le roman. Du reste, c'est tout un peuple qui adhère à la beauté de ces Giri. Y compris les intellectuels qui souvent, faisaient la grimace quand il s'agissait de sport, parmi lesquels Pratolini, Bernari et Pasolini, à l'origine de mots incendiaires contre le snobisme de ceux qui feignaient d'ignorer que Coppi, à sa manière, était un héros bien plus littéraire que certains autres personnages imaginaires.

Dites-moi si par exemple le scénario où Buzzati place l'image victorieuse du champion dans le Giro 1949 n'a pas un caractère fabuleux: "Et il se retrouva à dévaler la route graveleuse au milieu du bois. Et le bois était devenu noir. Et noirs les nuages, tout effrangés en dessous. Des Dolomites, ça et là, quelques roches sauvages, dans le brouillard. Quelque chose lui piqua le visage et les cuisses. De la grêle. Tempête dans les montagnes. Peu à peu, la scène et la bataille devinrent puissantes. Les sévères sapins fuyaient sur les côtés, tout inclinés en raison de la vitesse...".

Onze ans plus tard, le 2 janvier 1960, le "grand héron", comme l'appelait Vergani, mourut. L'incomparable suiveur téléphona d'un seul jet au Corriere: "Fausto gagnait sans jamais sourire, ne croyant pas totalement en lui-même. Il semblait souvent pensif, étrangement et fixement à l'écoute d'une voix intérieure qui lui murmurerait des paroles incompréhensibles, et que la clameur des applaudissements de millions de spectateurs ne parvint jamais à couvrir. La malchance, la guigne, tristes compagnes des anciennes courses sur route, a rompu le fil de sa vie trop fragile, tout comme un faible souffle de vent rompt le fil d'une toile d'araignée couverte de givre; là, sur les haies hivernales de son village campagnard". Il avait la fougue d'un grand créateur d'images, aurait dit un puriste, qui véhiculait à la fois le succès et la tristesse, l'écriture et la légende, le lecteur et une clé nouvelle pour entrer dans le monde de la bicyclette de course.

Plus tard, on découvrit que c'est Fausto Coppi que Malaparte avait à l'esprit quand il disait du vélocipède: "cette œuvre d'art, ce joyau de l'esprit". Et Brera lui-même - ce serait aujourd'hui Mura - fit en course des portraits extrêmement vivants du champion "blanc et bleu" avec la virtuosité des suiveurs, qui ne réussissaient pas toujours à éviter la répétition, l'emphase, ou dirons-nous, une prose un peu alambiquée. Mais le langage qui convenait le mieux au cyclisme n'était-il pas un mélange de réalité et de fiction? Le maître de cette alchimie fut justement Orio Vergani, qui écrivait ses récits dans l'automobile du journal, le carnet sur les genoux et le stylo dans la bouche, regardant à travers la glace pour chercher un adjectif.

En route pour la victoire.



Puis, à la fin de l'étape, il faisait dicter l'article par un jeune collaborateur, Walter Breveglieri - un excellent photographe de Bologne disparu depuis quelques années - le seul de la caravane capable de s'en tirer avec cette écriture tout en saccades, griffonnages, nœuds, pattes, qui se déroulait sur le côté droit de la feuille en une colonne bancale, de plus en plus fine, jusqu'à se réduire à une ligne de deux ou trois mots. Un jour, à Montpellier, Breveglieri prit le téléphone et lut: "Mais qui est donc cet enfant brun arrivé tout seul sur la ligne d'arrivée?". Le sténographe du Corriere protesta: "Et c'est à moi que tu le demandes? On peut savoir qui a gagné?". Breveglieri, patient, recommença à dicter: "Mais qui est donc cet enfant brun...". A cette époque, celui qui écrivait à propos du sport pouvait rester dans le vague; et c'est même la grâce de l'imprécision, disait Fellini, qui confère aux reportages cette qualité narrative captivante. Il est aussi vrai que pour divaguer sans nuire aux faits et au lecteur, il fallait s'appeler Vergani, ou bien lui ressembler, et donc être capable d'avoir l'inspiration, la culture et l'humanité nécessaires, en accueillant la réalité dans l'imaginaire et vice versa, en fonction du pli pris par l'évènement ou l'humeur. Breveglieri en parla pendant des années, frisant probablement la dévotion. Un autre reportage - rappelait-il - avait ce problème incipit: "Je dois vous parler du vainqueur de l'étape ou des vins de Bourgogne?".

Mais ensuite sortaient de sa plume d'extra-

ordinaires récits qui virevoltaient et se perdaient dans des fuites et des rappels incessants, où le fait était toujours au centre, souverain. C'est ainsi que même ceux qui n'avaient jamais aimé le sport commencèrent à le lire, et que ceux qui, bien qu'amateurs de cyclisme, n'avaient jamais pensé à écrire à son sujet commencèrent à s'en occuper.

Maintenant que le cyclisme a disparu de mon métier, Enrico Ghezzi me l'a rendu; et nul ne sait combien d'émotions ont été comme déterrées. Les bandes des archives télévisuelles nous montrent ce qui est sorti de nos mémoires, pour ne pas dire de petits, presque invisibles suicides de la mémoire. Dans un énorme coffret contenant des millions de bandes, il n'existe pas un seul, désormais diaphane, souvenir commun: ce qui renaît d'une fois à l'autre, c'est la possibilité de le replacer dans le passé de chacun. Il m'est arrivé, il y a un certain temps, de revoir un *Processo alla tappa*, vieux de plus de trente ans, dont le "grand âge" forçait un peu l'indulgence et pour ma part, également la sympathie. De ce blanc et noir un peu vieillot - avec la croyance naïve qu'il vibrerait encore à l'intérieur - il ne transparaissait aucune contradiction, pas même esthétique. Il ne s'agissait, bien sûr, que d'un "fragment", c'est-à-dire moins qu'une pièce à part entière, mais en même temps, pour une raison mystérieuse, il allait se reconnecter avec une sorte de "besoin" survivant, intarissable, harmonieux de ces images, et donc de

cette époque et de ces histoires.

Je vis ce programme vers trois heures du matin, l'horaire attribué à Ghezzi pour ses "incursions d'auteur". Une chose destinée aux noctambules, aux perturbés, aux insomniaques. Il s'agissait d'un *Processo* consacré au dopage.

Je me souviens avoir pensé, en éteignant le téléviseur: "S'il est encore temps, cyclisme, sauve-toi. Sous peine, dans quelque temps, de n'être plus un sport, sauve-toi! Regarde le football!".

Et maintenant, un grand merci à la Banca Popolare di Sondrio (SUISSE) pour nous avoir ramenés à la lointaine humanité des "pédaleurs", des "géants de la route", comme l'écrivit Eugenio Montale, grand poète également du hasard. Celui-ci avait cependant été précédé, sur l'innocence, par un tout aussi grand collègue français, Stéphane Mallarmé: "L'incrédulité n'a pas de génie!", cria-t-il sous l'effet d'un Chably grand cru à un groupe de pessimistes, de ceux que chez moi en Romagne, on appelle les "nonistes". Parce qu'ils répondent toujours et dans tous les cas, "non". Mais peut-on vivre en se respectant si l'on ne croit pas que nous serons capables de "faire renaître" - nous aussi - "toutes les choses?".

* *Journaliste et écrivain, alors Président de la RAI*

Les légendes et la recherche des citations pour les images thématiques qui accompagnent le Rapport d'Exercice sont le fruit du travail de Pier Carlo Della Ferrera.

Nos remerciements à Monsieur Emilio Croci Torti pour la documentation photographique qu'il nous a fournie.

Les textes n'engagent pas la Banca Popolare di Sondrio (SUISSE) et reflètent la pensée de l'auteur.

Sources et références photographiques:

Archive photographique RTSI, p. III.

Emilio Croci Torti, p. X, XX, XXIV, XXIX, XXXI.

Photo-net, p. I, VI, XII, XVIII, XXI en haut, XXVIII

Ferdy Kübler, p. VIII, XXIII, XXVII en bas, XXXII, XXXVI

L'Equipe/EQ Images, p. II, V, XIII, XV, XXV, XXVI, XXXVII, XXXVIII

RDB, p. IV en bas, XIV, XVII, XIX, XXVII en haut

Hans Riniker, p. IV en haut

Walter Scheiwiller, p. VII, IX, XI, XXI en bas, XXII, XXX, XXXIII, XXXIV, XXXV

La Banca Popolare di Sondrio (SUISSE) reste à la disposition des détenteurs des droits des images dont les propriétaires n'ont pas été identifiés ou retrouvés, dans le but de remplir les obligations prévues par la réglementation en vigueur.

PROJET ET COORDINATION
SDB, Chiasso

En couverture:

Dino BUZZATI,

Non tramonerà mai

La fiaba della bicicletta

(L'histoire de la bicyclette

ne se terminera jamais),

dans "Corriere della Sera",

14 juin 1949

Détail de l'affiche "Cycles Météore"

Artiste: Georges Faivre